L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 6 AOUT 1882. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

Commencé le 30 juillet.

L'ŒILLET BLEU.

PAR GEORGES PRADEL.

II

DE L'INFLUENCE D'UNE CHEMISE HOMMÉE

SPRING ET DE L'ÉLECTION D'UN CONSEILLER GÉNÉRAL.

—Suite—

Elle s'empara de Spring qu'elle baptisa sur-le-champ, — elle en était à ses premières leçons d'anglais, et me tira d'embarras en assurant un heureux avenir à la chienne qu'elle sauva positivement des eaux pour la seconde fois.

La mauvaise humeur de ma tante s'épancha sur Hélène à laquelle elle prédit le plus misérable des avenirs, lui disant qu'elle ferait fort bien d'épouser un homme riche, car elle ne serait pas embarrassée de lui dévorer sa fortune et aussi le pain des enfants qu'elle pourrait avoir un jour.

Hélène se sauva en lui riant au nez et Dieu me pardonne, en tirant, je crois, la langue.

Elle était très mal élevée, ma cousine, il faut l'avouer; sa mère la gâtait outrageusement.

En s'enfuyant, toute fière, elle emportait sa petite conquête dans ses bras.

Je la suivis jusqu'à la porte; alors, dans son parler d'enfant, elle me dit entre deux bons baisers :

—Nous allons t'y l'aimer, cette mignonne-là, Raoul? — La mignonne était affreuse et horriblement crottée, — comme tu en gentil de me la donner.

Changeant alors d'idée et prenant un ton sérieux :

—Elle est très méchante, la tante Eudoxie, d'être toujours à dire de même, que j'épouserai celui ci ou celui-là. Tu sais bien, n'est-ce pas, Raoul, que je ne me marierai jamais qu'avec toi.

Ce mot me rendit rêveur et me clora sur place. Je n'avais jamais songé à épouser Hélène; à quatorze ans, rien d'étonnant à cela. Elle était tout ce que j'aimais au monde. Mais je puis le dire, je l'adorais d'instinct et jamais jusqu'alors, dans nos causeries enfantines, dans nos jeux, ce mot n'avait été prononcé entre nous.

Il me remit en mémoire une scène qui avait eu lieu quelques mois auparavant et à la suite de laquelle les acariâtretés de ma tante, si je puis me permettre d'employer ce néologisme, s'étaient considérablement accrues.

J'ai dit plus haut, je crois, que ma tante possédait deux fils.

Charles, l'aîné, comptait un an de plus que moi. C'était un grand garçon d'un blond faux : l'œil bleu clair regardait toujours en dessous. Il avait hérité de la méchanceté de sa mère; seulement, là où elle bouillait, il demeurait calme : là où elle s'emportait bruyamment, il se montrait froid et silencieux. Charles commettait toujours ses coups à la sourdine et essayait de les faire porter au passif de son frère et au mien.

Edmoud, le cadet, tenait de mon oncle Edouard. Douce et bonne nature qui n'était méchant que lorsque son frère le poussait à l'être. Charles ne l'aimait point et souvent j'étais obligé de montrer poings et dents à l'aîné pour l'empêcher de rosser le cadet. J'étais heureusement plus robuste que Charles : nombre de fois il avait été à même de s'en apercevoir; car, lorsqu'en rapportant, lorsqu'en inventant des histoires où sa malveillance nature se révélait, il obtenait que je fusse injustement puni par sa mère, je lui faisais payer cher ses méchancetés.

Aussi me craignait-il, et ne cherchait-il à me nuire que lorsqu'il se croyait bien à l'abri. Nous vivions parement en paix ; cependant, à [illegible] nous avaient pris en haine, non [illegible] moins fréquentes, [illegible] parce que Charles [illegible] danger qu'il courait en [illegible] : nous vivions en [illegible] paix armée.

Un dimanche matin, la famille dînait à l'hôtel de Guerlie — ce jour là ce nom que le mot d'Hélène me remit en mémoire.

Ma cousine était placée à table entre mon cousin Charles et moi. Charles s'occupait beaucoup d'Hélène. Depuis j'ai eu la conviction qu'il obéissait en cela à un mot d'ordre de sa mère.

A une nouvelle prévenance de son fils, la tante Eudoxie adressa directement la parole à M. de Guerlie.

—Regardez donc, mon cousin, dit-elle, quel joli couple ils pourront faire plus tard.

Cette parole me vint droit au cœur. Un joli couple! Hélène se mariant un jour avec Charles! Était-ce bien possible, grand Dieu!

Ces réflexions qui me revenaient précipitamment comme cerveau comme autant de coups de [illegible], furent brusquement interrompues par M. de Guerlie, qui répondit d'un ton fort sec :

—Pour l'amour de Dieu, madame Bertaud, n'allez pas mettre des idées semblables dans la tête de ces enfants. Hélène n'épousera jamais son cousin Charles. Nous avons nos projets très arrêtés à ce sujet, Mme de Guerlie et moi, et en parler davantage nous serait essentiellement désagréable. —

Mme Bertaud devint très rouge, fondroya d'un regard terrible l'oncle Edouard qui avait cru devoir murmurer son "parfaitement" habituel, et [illegible] se termina au milieu d'un silence de glace. De plus ma tante Eudoxie refusa la partie de boston traditionnelle pendant laquelle nous jouions avec Hélène, et nous fit rentrer de bonne heure.

Durant tout le trajet elle opéra une charge à fond de train contre les Guerlie, ces orgueilleux hobereaux qui venaient de lui infliger le plus sanglant des affronts. Et [illegible] ne l'oublierait pas, elle en faisait serment.

Hélène ne devait pas trop tôt tenir sa promesse.

A quelque temps de là, l'époque du chagrin intense. Il me fut voir combien était profonde l'affection qu'il portait à ma petite cousine, affection qui devait se changer bientôt en un amour ardent.

Les élections au conseil général allaient avoir lieu, et mon oncle de Guerlie, patronné par le comité légitimiste, s'était mis sur les rangs, pour représenter le canton dans lequel se trouvaient ses propriétés.

Jusqu'alors la politique avait peu préoccupé Mme Bertaud. Les immortels principes de 89 la laissaient froide. Elle mettait dans le même sac la monarchie de Juillet, l'empire et aussi la royauté. Autoritaire en principe, elle aimait à largement appliquer son autocratie sur ses domestiques, mes cousins, mon oncle Edouard et moi-même.

Mais à peine eut-elle entendu parler de la candidature de son cousin, sitôt qu'elle eut qu'il avait de grandes chances de succès, elle se réveilla républicaine avancée, et se lança le long du jour à d'interminables dissertations en faveur des droits imprescriptibles du peuple souverain.

Comment arrangeait-elle cette nouvelle manière avec son bigotisme? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'elle accommodait ce mêli-mêlé à une sance étrange et qu'elle se livrait à une propagande effrénée dans le but de démolir la candidature de notre parent. A l'église le matin, radicale le soir, à midi elle flottait. Une fois son oracle claime matinal liquidé, elle débitait à cœur-joie contre les abus de l'ancien régime. A l'entendre, M. de Guerlie allait rétablir la main morte, la dîme, la corvée, la taille, le droit de jambage, sans compter une foule d'autres jolies horreurs.

Cependant le jour des élections approchait et la propagande des Bertaud marchait son train, ma tante ayant réussi à transformer son placide mari en agent électoral.

Elle le mit sur les dents, car il dut parcourir un à un tous les villages du canton de C.... Ma tante avait préalablement bourré mon oncle Edouard d'une série de petites phrases toutes faites, sur lesquelles elle comptait beaucoup pour frapper l'imagination des paysans.

"M. de Guerlie fera élever les impôts. M. de Guerlie laissera mettre un droit sur le blé noir...., une forte taxe sur les cidres...., et l'oncle Edouard insistait en ajoutant : "parfaitement! parfaitement!"

Ma tante faisait ainsi à enlever une centaine de voix à M. de Guerlie, mais l'opinion du pays était fixée bien à l'avance et, malgré ma tante Eudoxie et les adverbes de mon oncle Edouard, le cousin remporta un éclatant succès. Fajoute que le choix du comité était en tout point heureux et juste, car M. de Guerlie, possédait un esprit ferme et décidé. De plus il s'entendait parfaitement aux affaires, les expliquait, même les plus ardues, avec beaucoup de lucidité; enfin il savait mettre de côté la chasse et jusqu'à l'horticulture pour s'occuper des intérêts de ses concitoyens.

Le lendemain du scrutin, alors que le résultat électoral était connu de tous, il y eut un grand dîner à l'hôtel de Guerlie. Mon oncle Edouard s'y rendit seul avec nous, ma tante eut sa migraine. Le dimanche suivant on se réunit chez les Bertaud, et là, à la table de ma tante eut lieu une scène terrible, dont le souvenir et les moindres détails me sont encore présents à la mémoire.

Ma tante, pour se venger de sa défaite, avait en soin d'inviter plusieurs personnes hostiles à la candidature de M. de Guerlie. C'était d'abord son concurrent, un certain docteur le Fahouët, qui faisait grand mal dans le pays où il inspirait une terreur réelle. Venait ensuite un notaire pas recommandable, et un agent d'affaires véreuses, homme de corde et de sac, bon à tout même à pendre, qui, pour mieux affirmer ses opinions, avait trouvé joli de se faire une tête à la feu Jules Favre.

D'autres invités de même farine se trouvaient encore là. Mais il ne valaient réellement pas la peine d'être cités.

C'était, en somme, le dessus du panier des déclassés et des envieux, tous gens possédant une forte tare apparente ou cachée, tous gens rongés par le fiel et l'envie, et qui, enragés de leur nullité et leur impuissance, avaient déclaré la guerre à la société.

M. de Guerlie qui savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les agissements électoraux de sa bonne parente, fronça fortement le sourcil en entrant au salon et en voyant le personnel qui l'occupait avant lui.

Il comprit qu'il était tombé dans un guet-apens, et résolut d'en sortir haut la tête et sans esclandre.

Mme de Guerlie tremblait comme la feuille. La pauvre femme se mourait de peur et cherchait à puiser un peu de courage dans les fermes regards que lui adressait son mari.

La température du dîner, on le comprendra sans peine, fut celle d'un iceberg. Les sourires sucrés de ma tante n'osaient pas sourire aux méchancetés dont la maîtresse de la maison lardait à tout propos le nouveau conseiller. M. de Guerlie voulant s'échapper de cette impasse avec les honneurs de la guerre, s'était juré à lui-même d'avoir, malgré tout, une angélique patience; car il est l'air, jusqu'au dernier moment, de croire que les attaques de Mme Bertaud s'adressaient à un autre que lui.

Ce sang-froid exaspéra son ennemie.

Poussée à bout, perdant la tête, elle finit par demander à brûle-pourpoint à M. de Guerlie combien il avait dépensé pour se faire élire, et la somme devant être forte, si cet argent serait pris sur la dot d'Hélène.

—Que voulez-vous dire, madame, répliqua M. de Guerlie, se maintenant encore à grand peine.

—Je veux dire, exclama la tante Eudoxie, devenue violette et oubliant toute mesure, je veux dire qu'il est fort heureux que vous ayez de la fortune, grâce à laquelle vous avez pu acheter tous les gens de sac et de corde, car sans cela vous n'auriez jamais été nommé quoique ce soit, pas même garde-champêtre.

C'était fini, le pacte de famille venait de se déchirer.

Nous, les petits, nous écoutions anxieux, haletants.

M. de Guerlie se leva droit comme un jonc et se tournant vers mon oncle Edouard :

—Monsieur, je viens d'être grossièrement insulté chez vous, par votre femme. C'est à vous que j'en demanderai réparation.

La scène dégénéra en tumulte. Hélène était jetée à mon cou en poussant des cris perçants, Mme de Guerlie perdait connaissance : quant aux convives il regardaient chacun du côté de la porte en cherchant à s'esquiver.

Pour la tante Eudoxie, il faut lui rendre cette justice, qu'elle s'élança sur l'oncle Edouard, le prit par le bras et se mettant résolument devant lui :

—Monsieur Bélin, vous ne m'effrayez pas du tout avec vos airs de tapageur. Edouard n'a rien à voir là-dedans et il n'a pas à satisfaire vos goûts sanguinaires, en allant avec vous se couper la gorge. C'est moi qui vous ai dit votre fait, et j'en suis bien aise, je cherchais cette occasion depuis longtemps.

—Ce n'était certainement pas la peine de nous inviter, madame de Guerlie et moi, à venir ici entendre des insolences, et devant quelle sorte de témoins! C'est un véritable piège.

Pas un des invités ne broncha. M. de Guerlie avait fort grand air, on sentait qu'il cherchait un répondant aux insultes de ma tante. Mon oncle Edouard, cependant, crut de sa dignité de faire un mouvement qui sans doute voulait simuler une attaque du côté de M. de Guerlie. Mais cette feinte fut vite réprimée par les femmes qui se cramponnaient à lui en criant :

—Edogard, je te défends de bouger, laisse ce vieux Voltigeur grangulile!

Mes cousins, profitant de ce trouble, avaient dévaissé le desert et s'étaient retirés au jardin pour dévorer en paix le reste de leurs raplocas.

Mme de Guerlie, je l'ai déjà dit, dès les premiers mots de la scène et lorsqu'elle avait vu son mari se lever, s'était trouvée mal.

Elle ne reprit ses sens que pour entendre le mot "Voltigeur."

On arracha ma cousine de mes bras, la pauvre petite pleurait et criait toujours. Les invités firent une retraite avante, quoique en désordre, et bientôt il ne resta plus dans le salon que mon oncle Edonard, ma tante et moi.

Ma tante, qui continuait à être montée, épuisa sa colère dans un interminable discours entrecoupé d'exclamations et d'interjections, le tout à l'adresse du conseiller général.

Nous baissions la tête, laissant passer cette avalanche, et craignant d'en recevoir quelques éclaboussures.

A la fin, cependant, profitant d'un silence pendant lequel sa femme, à bout de forces, reprenait haleine, mon oncle Edouard se remit un peu de l'abrutissement dans lequel l'avait plongé cette surprenante sortie et se hasarda à timidement demander :

—Mais, ma bonne amie, que t'avait donc fait le cousin Guerlie?

Cette impredence de mon oncle lui coûta cher.

Il devait pas achever ces interrogatoire que ma tante se lança furibonde :

—Ce qu'il m'a fait, ce qu'il m'a fait! Il faut vraiment que vous soyez le dernier des hommes pour me poser une question aussi sangrenue. Ce qu'il m'a fait! Mais demandez-moi donc plutôt ce qu'il ne m'a pas fait?

Et mon oncle ouvrit des yeux effarés.

—Mais cela saute aux yeux, il n'y a que vous qui ne le voyez pas. Vous n'aviez rien à faire, si vous le vouliez pas point aperçu des tortures que j'endure depuis dix ans. Tenez, — et ma tante me désigna du doigt, ce qui, je l'avoue, me rendit assez tremblant, — voilà un enfant qui, j'en suis sûr, est plus avancé que vous, et sait ce qu'il m'a fait, votre monsieur Bélin! Mais vous n'avez donc pas compris que depuis dix ans, votre cousin nous a infligé toutes les souffrances d'amour-propre; qu'ils ont piétiné, lui et sa femme, sur notre légitime orgueil, qu'il nous a blessés par tous les moyens, que nous avons été ses humbles serviteurs, ses domestiques et qu'il a fini enfin, qu'à bout de patience et de forces je me révolte pour mettre un terme à ces relations intolérables. Ce qu'il m'a fait? Mais bonté du ciel! Tout! Je vous le répète, tout. Il n'est pas d'outrage dont il ne se soit rendu coupable à mon égard. Je ne parle point de moi, pauvre créature les affronts dont on nous abreuve sont comptés pour rien. Mais toi Edouard! Toi, un homme! Eh bien! Tu n'as donc rien compris!

Mon oncle eut un moment de silence.

—Eh bien! reprit ma tanté triomphante, sans lui, sans ses collets, sans ses basses intrigues, n'aurais-tu pas été nommé président de la Société d'horticulture?

—Parfaitement! parfaitement! c'est parfaitement exact, répondit mon pauvre oncle enchanté de trouver enfin un grief quelconque à articuler contre le cousin de Guerlie.

—Oh! les bandits! .... s'écria tout à coup ma tante en s'apercevant du désarroi dans lequel se trouvaient les pyramides de petits fours et de faits confits.

Elle partit comme un trait. Quelques instants plus tard, nous entendîmes un bruit violent de sonflets, suivis de hurlements et de sanglots; mes cousins venaient en nature les douceurs qu'ils avaient illicitement procurées.

III

MA TANTE EUDOXIE CONSULTE SON PÈRE.

C'était un véritable tabernacle que le salon de ma tante Eudoxie. Nous n'y pénétrions qu'en tremblant, mes cousins et moi. Aussi bien n'y venions-nous que rarement, dans cette pièce carrée et froide qui réunissait à nos yeux d'enfants toutes les splendeurs de l'élégance et du comfort.

On ne l'ouvrait que les soirs de réception ou pour certaines visites d'importance. Le meuble, en acajou et en velours d'Utrecht rouge, possédait les formes rigides et carrées du temps de l'Empire. Quatre fauteuils, six chaises, un canapé. Chacun de ces sièges ayant sa place attitrée, d'où une révolution ne l'eût pas fait sortir. Sous chaque meuble, un petit carré en sparterie indiquait aux visiteurs la position de leurs deux pieds, qui, pour complaire à la maîtresse de la maison devaient demeurer immobiles sur ces affreux petits tapis. Quand le malheureux, condamné au repos le plus absolu, sentait les morsures d'une crampe, il lui ardait avec lenteur un mouvement quelconque et essayait de changer de posture. Mais cette tentative échappait rarement aux yeux d'argus de Mme Bertaud qui, sans dire un mot, se levait et venait mettre un petit carré sous le pied assez impudent pour oser sortir de l'implacable régularité.

Après une semblable leçon, on se le tenait pour dit, et jusqu'au moment où l'on pouvait s'esquiver, on demeurait pétrifié.

Au milieu de la pièce une table ronde en acajou, elle aussi, supportait un cabaret en porcelaine dont jamais je crois personne ne s'était servi. Sur la cheminée trônait un Apollon en bronze doré. Le dieu regardait de ses yeux ronds une de ses flèches qu'il tenait dans une posture fatiguée. Deux vases de fleurs, protégés par des globes de verre, accompagnaient le blond Phébus. Rondins guindés sur leurs tiges de fer, des bouquets confectionnés jadis par ma tante elle-même, avec des écailles de coquillages, avaient la prétention de représenter des roses. Mon oncle Edouard, basse flagornerie, prétendait que c'était fini et regrettait que sa femme eût depuis longtemps abandonné cette branche artistique dans laquelle, disait-il, elle excellait. Deux lampes en porcelaine, qui jamais n'avaient vu le feu, complétaient la garniture de la cheminée. Un seul tableau : le portrait du grand-père, au dessus du canapé : il se dressait dans un cadre ovale. Rolde aussi, comme tout ce qui se trouvait dans le salon, avec le col d'un habit noir qui lui remontait dans le dos, grand-père était rien moins que rassurant. L'œil noir, la lèvre mince bordant une bouche équarrie, toute la bouche de la fille, le portrait affectait un air de dureté que nous n'avions jamais connu à l'original; car nous nous le rappelions bien, tendre et gâteau. On disait que ces faiblesses ne lui étaient venues qu'avec l'âge et qu'il avait élevé ses filles et ses fils avec une implacable sévérité.

Ma tante Eudoxie ne tarissait pas sur les tortures que lui avait infligées son père; mais nous disait-elle la vérité? j'en ai toujours douté.

Nous avions donc, mes cousins et moi, une sainte terreur du salon. Il ne s'ouvrait que dans de grandes circonstances, ces dates mémorables sont restées gravées dans mon esprit.

Mme de Guerlie, ne l'ai-je pas dit déjà, était une pauvre femme frêle, un peu trop douce, très étoufée, n'ayant aucun sentiment d'initiative, mais possédant, ma'gré tout, des côtés aimables et parfaits. Les discordes de famille lui causaient une véritable douleur.

Elle se leva certain matin avec tout un plan, écloe et mûri sans doute dans une nuit d'insomnie, plan de rapprochement, d'union et d'oubli des injures.

Un jeudi, je suis certain du jour, car je n'étais pas allé au collège, la bonne se précipita dans la salle à manger, où ma tante Eudoxie se tenait d'habitude. Cette fille était tout effarée.

—Madame! madame!.... finit-elle par dire en reprenant sa respiration; mada me! c'est Mme de Guerlie!....

Ma tante releva majestueusement la tête.

—Ah! madame Bélin se décide enfin à reconnaître ses torts! C'est bien. Raoul, venez avec moi.

Dans les grandes circonstances, Mme Bertaud mettait de côté le tutoiement de l'intimité. Je frémis de joie. Mme de Guerlie ne sortait jamais sans Hélène. Quel bonheur que ma tante eût besoin d'un témoin!

Mon entrée dans le salon fit froncer le sourcil à Mme Bertaud.

Je m'étais jeté en avant pour recevoir Hélène dans mes bras, dérangeant, dans notre effusion, l'ordonnance d'une foule de petit carrés de sparterie.

Un coup d'œil sévère me rappela à l'ordre.

Hélène fut tendre son front à Mme Bertaud qui l'effleura de ses lèvres.

Après les salutations il y eut un silence.

Mme de Guerlie se trouvait en fait assez embarrassée. La tâche qu'elle avait entreprise à la légère était bien plus dure qu'elle ne l'avait cru au premier abord. Elle regrettait, maintenant, arrêtée par l'air froid et sarcastique de sa cousine, de s'être jetée dans une aventure dont elle n'avait point envisagé toute les difficultés.

Hélène que prenant le bras, m'emmenait cependant dans un coin du salon, sans s'occuper des airs furibonds de sa tante.

—Raoul, — me dit-elle, — ah! je suis bien heureuse de te voir et cependant j'ai bien peur, va. Si papa savait que maman vent opérer une réconciliation c'est comme cela qu'elle a dit, il serait très en colère. Mais maman a voulu. Je l'ai tant suppliée, je lui ai si souvent demandé de venir. C'est si triste la maison, maintenant, vois-tu, Spring se porte bien, mais elle s'ennuie aussi, je m'en aperçois, va! Elle me le fait comprendre et quand je lui dis; — "Raoul! il va venir Raoul!" elle sante et elle saute de joie. Elle est très intelligente, Spring. Mais elle redevient triste tout de suite. Tu ne viens pas. Si la tante Bertaud voulait cependant.... Mais elle ne voudra pas, c'est sûr.... je le connais.... Elle ne voudra jamais revenir chez nous. Spring est très mal élevée maintenant. Depuis qu'elle s'ennuie, elle est tout le temps dans la rue. J'ai beau la gronder, rien n'y fait.

La chère petite!.... Qu'elle était mignonne, me racontant tout cela à mi-voix avec des petits sourires affectueux, des clignements d'yeux, une foule de gestes remplaçant ce qu'elle n'osait ou ne pouvait me dire.

Cependant, l'entretien de Mme de Guerlie et de Mme Bertaud languissait.

Ma tante Eudoxie jouissait de son triomphe.

C'est avec plaisir qu'elle prolongeait l'embarras de sa cousine. En vain, la pauvre chère créature, qui venait ainsi, avec une naïveté sans égale, se jeter dans la gueule du loup, essayait-elle de mettre le pied sur le terrain de la conciliation, une marche savante de la partie adverse l'en éloignait toujours.

A la fin, avec la propre des natures faibles qui, acculées, jettent les yeux fermés au fort de la mêlée :

—Eccoutez, ma cousine, fit-elle sans chercher ses mots, parlant plus vite que d'habitude. J'espère que vous excuserez ma démarche et surtout le motif qui l'a dictée. Ces discordes de famille me rendent très malheureuse. Si on en a'aime pas entre soi, qui aimera-t-on? Je suis venue vous trouver pour que vous m'aidiez dans une tâche difficile. Je suis convaincue, que, comme moi, vous devez souffrir des divisions qui nous séparent. Et j'en suis certaine, ma chère cousine, vous allez joindre vos efforts aux miens pour que nous parvenions toutes les deux à effacer un passé qui n'aurait jamais dû exister.

Cette Mme de Guerlie bredouilla un peu en terminant cette phrase, mais elle l'acheva avec un geste chaleureux, si gracieux, tellement parti du cœur que toute autre que ma tante Eudoxie en eut été touchée.

Il y eut un silence, Mme de Guerlie essuya le front et les lèvres, Mme Bertaud se recueillait.

—Vous avez très bien agi, ma cousine, répliqua-t-elle au bout d'un instant, et vous me faites un réel plaisir en me prouvant que vous du moins, vous ne méconnaissez pas mon cœur. Oh oui! —ici ma tante Eudoxie posa sa main sur sa large poitrine, — j'ai versé des larmes bien amères en nous voyant devenus de véritables étrangers, de réels ennemis les uns pour les autres. Car vous n'être pas sans savoir tous les vilains bruits que M. Bélin a fait courir sur notre compte. Eh bien! je veux que tout soit oublié, Notre Seigneur n'a-t-il pas recommandé le pardon des injures! Oui! Qu'il vienne! Vous avez raison! Je ne lui demande pas d'excuses, pas de larmes, pas d'éclats, pas d'explication. Les explications, ça gâte tout. Qu'il vienne, mes bras lui sont ouverts.

—M. P. Werlein, marchand de pianos bien connu de celle-ville, 135 rue du Canal, offre en vente un assortiment de superbes pianos des fabricants Chickering, Mathushek, Hardman, et autres, à des conditions faciles. La supériorité de ces pianos Chickering et Mathushek est incontestée et leur vogue s'accroît tous les jours. A une solidité de construction, ils joignent une élasticité de touche et une très grande pureté de son. Le public est invité à aller admirer ce vaste assortiment d'instruments, où à se procurer un catalogue illustré renfermant la liste des prix. Instruments en location ou en vente pour des paiements comptants ou mensuels. Pianos et orgues accordés et réparés. On trouvera au magasin de M. Werlein des instrumentistes de musique américains et étrangers de tous genres ainsi que toutes les nouveautés musicales, aux prix les plus réduits de la ville, en gros et au détail. M. et Mme Elie, depuis longtemps associés au genre d'affaires, sont attachés à la maison Werlein.

Vêtements de printemps. — Nous recommandons à l'attention du public l'annonce que M. Leon Godchaux publie aujourd'hui dans l'ABEILLE. Elle est relative à un magnifique assortiment d'habits de printemps pour hommes, jeunes garçons et enfants. Il serait bien difficile de trouver rien de plus élégant et de plus varié comme formes, sans compter le bon marché tout à fait supérieur des étoffes. M. Godchaux a aussi un grand stock de linge fait et du style le plus nouveau. Nous invitons les personnes qui ont besoin d'habits ou de linge à visiter le magasin de M. Godchaux, rue du Canal Nos 81 et 83, et elles en seront émerveillées.

Librairie Française. — Pour la bibliothèque utile, à 20 centa le volume, voir l'annonce de M. H. Billard, propriétaire de la librairie française, 54 rue de Chartres, coin Bienville. Cette bibliothèque renferme une foule de volumes, histoire, litterature, philosophie romans, etc. Ce sont des éditions parmi les plus célèbres, et qui se recommandent à l'attention du lecteur français. Nous nous bornerons à y appeler l'attention.

Nous signalerons également au goût du droit les papiers peints de la maison Billard, qui seront vendus à des prix extrêmement réduits, ainsi que ses articles pour bureau, papeterie, etc. etc. Aussi, relisez en tous genres.

Importations françaises. — L'importante maison H. Damiens, qui a succédé à l'ancienne maison T. Moreau, 127 et 129 rue Royale, vient de recevoir, nos lecteurs seront heureux de l'apprendre, un vaste assortiment d'art elles de toilette pour dames et messieurs. Comme toutes ses autres importations, celles-ci se distinguent par une très grande variété et une très grande nouveauté. Une annonce qui paraîtra plus tard, donne l'énumération partielle des articles nouvellement reçus et que la maison Damiens vendra à des prix d'une surprenante modicité. Chemises à bouche et en coupons, avec et sans col, peignoirs nouveau genre, gilets de dessous en flanelle mousseline, merinos et cotton, s'après toile et coton croisé, chaussettes, brosses, peignes, ceintures de voyage et une infinité d'autres articles. Nous signalons l'annonce qui nous occupe à l'attention de nos lecteurs et les engageons à s'y arrêter.

Les Monts Allegbany. — Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs ce que sont les Monts Alleghany : presque tous les ont vus et admirés. Il n'y a pas sur Etats Unis de région plus pittoresque, plus variée que celle qui s'élève aux monts mêmes. Et c'est précisément dans cette région qu'oublie la grande voie ferrée connue sous le nom de "Pan Handle and Pennsylvania". On comprit donc aisément la préférence que lui donnent les voyageurs. Commodement assis dans un car Pullman et bien aéré, ils traversent 600 milles d'un pays dont apparaît la richesse d'Etats, l'Ohio, l'Ouest-Virginie et la Pennsylvanie.

De Cincinnati à New York, la route reste comparable : tantôt elle gravit les flancs abruptes d'une montagne, tantôt elle s'enfonce dans de sombres et profondes vallées pour s'élancer ensuite sur de vastes plateaux couverts de fermes et de luxuriantes plantations. Les rivières qu'elle côtoie sont l'Ohio, le Juniata, le Conemaugh, le Susquehanna, le Conestoga, le Schuylkill et le Delaware.

Et, détail qui a son importance, de la Nile-Orléans à New York on ne change de car que deux fois, et ce changement a lieu à Cincinnati, pendant que les voyageurs déjeunent. Autant vaut dire qu'il n'y a pas de changement de car. Le lendemain matin, on est à New-York.

On peut retenir sa place sur les *sleepers* de Cincinnati, ici même ou à la nouvelle agence de tickets cote St. Charles et Commune, rez-de-chaussée de l'Hôtel St. Charles.

Pour de plus amples informations, voir M. W. M. Wallington, South Pass Agent, au bureau ci-dessus.

Prenez tous la même route. — Quand on est de famille au nord ou dans l'est, il faut de toute nécessité lui faire prendre la grande route modèle des Etats Unis, celle du "Pan Handl and Pennsylvania". C'est le chemin que l'on prend le plus habituellement quand on va dans les grandes villes du nord aussi bien que dans les villes de moindre importance, Cleveland, Chicago Springs, Redford Springs, Cape May, Asbury Park, Atlantic City, Long Branch, Nantucket Island, Newport, Schrewsbury, Tom river, Coney Island, etc.

Et pourquoi, nous demandera-t-on peut-être, prendre le "Pan Handle" plutôt qu'un autre? Parce que c'est le plus rapide, le plus confortable, le plus indiqué par le bon sens. Il est le seul qui ait pour lui tout ce qui se trouvait dans le salon, avec le col d'un habit noir qui lui remontait dans le dos, grand-père était rien moins que rassurant. L'œil noir, la lèvre mince se bordant une bouche équarrie, toute la bouche de la fille, le portrait affectait un air de dureté que nous n'avions jamais connu à l'original; car nous nous le rappelions bien, tendre et gâteau. On disait que ces faiblesses ne lui étaient venues qu'avec l'âge et qu'il avait élevé ses filles et ses fils avec une implacable sévérité.

Ma tante Eudoxie ne tarissait pas sur les tortures que lui avait infligées son père; mais nous disait-elle la vérité? j'en ai toujours douté.

Nous avions donc, mes cousins et moi, une sainte terreur du salon. Il ne s'ouvrait que dans de grandes circonstances, ces dates mémorables sont restées gravées dans mon esprit.

Mme de Guerlie, ne l'ai-je pas dit déjà, était une pauvre femme frêle, un peu trop douce, très étoufée, n'ayant aucun sentiment d'initiative, mais possédant, ma'gré tout, des côtés aimables et parfaits. Les discordes de famille lui causaient une véritable douleur.

Elle se leva certain matin avec tout un plan, écloe et mûri sans doute dans une nuit d'insomnie, plan de rapprochement, d'union et d'oubli des injures.

Un jeudi, je suis certain du jour, car je n'étais pas allé au collège, la bonne se précipita dans la salle à manger, où ma tante Eudoxie se tenait d'habitude. Cette fille était tout effarée.

—Madame! madame!.... finit-elle par dire en reprenant sa respiration; mada me! c'est Mme de Guerlie!....

Ma tante releva majestueusement la tête.

—Ah! madame Bélin se décide enfin à reconnaître ses torts! C'est bien. Raoul, venez avec moi.

Dans les grandes circonstances, Mme Bertaud mettait de côté le tutoiement de l'intimité. Je frémis de joie. Mme de Guerlie ne sortait jamais sans Hélène. Quel bonheur que ma tante eût besoin d'un témoin!

Mon entrée dans le salon fit froncer le sourcil à Mme Bertaud.

Je m'étais jeté en avant pour recevoir Hélène dans mes bras, dérangeant, dans notre effusion, l'ordonnance d'une foule de petit carrés de sparterie.

Un coup d'œil sévère me rappela à l'ordre.

Hélène fut tendre son front à Mme Bertaud qui l'effleura de ses lèvres.

Après les salutations il y eut un silence.

Mme de Guerlie se trouvait en fait assez embarrassée. La tâche qu'elle avait entreprise à la légère était bien plus dure qu'elle ne l'avait cru au premier abord. Elle regrettait, maintenant, arrêtée par l'air froid et sarcastique de sa cousine, de s'être jetée dans une aventure dont elle n'avait point envisagé toute les difficultés.

Hélène que prenant le bras, m'emmenait cependant dans un coin du salon, sans s'occuper des airs furibonds de sa tante.

—Raoul, — me dit-elle, — ah! je suis bien heureuse de te voir et cependant j'ai bien peur, va. Si papa savait que maman veut opérer une réconciliation c'est comme cela qu'elle a dit, il serait très en colère. Mais maman a voulu. Je l'ai tant suppliée, je lui ai si souvent demandé de venir. C'est si triste la maison, maintenant, vois-tu, Spring se porte bien, mais elle s'ennuie aussi, je m'en aperçois, va! Elle me le fait comprendre et quand je lui dis; — "Raoul! il va venir Raoul!" elle saute et elle saute de joie. Elle est très intelligente, Spring. Mais elle redevient triste tout de suite. Tu ne viens pas. Si la tante Bertaud voulait cependant.... Mais elle ne voudra pas, c'est sûr.... je le connais.... Elle ne voudra jamais revenir chez nous. Spring est très mal élevée maintenant. Depuis qu'elle s'ennuie, elle est tout le temps dans la rue. J'ai beau la gronder, rien n'y fait.

La chère petite!.... Qu'elle était mignonne, me racontant tout cela à mi-voix avec des petits sourires affectueux, des clignements d'yeux, une foule de gestes remplaçant ce qu'elle n'osait ou ne pouvait me dire.

Cependant, l'entretien de Mme de Guerlie et de Mme Bertaud languissait.

Ma tante Eudoxie jouissait de son triomphe.

C'est avec plaisir qu'elle prolongeait l'embarras de sa cousine. En vain, la pauvre chère créature, qui venait ainsi, avec une naïveté sans égale, se jeter dans la gueule du loup, essayait-elle de mettre le pied sur le terrain de la conciliation, une marche savante de la partie adverse l'en éloignait toujours.

A la fin, avec la propre des natures faibles qui, acculées, jettent les yeux fermés au fort de la mêlée :

—Eccoutez, ma cousine, fit-elle sans chercher ses mots, parlant plus vite que d'habitude. J'espère que vous excuserez ma démarche et surtout le motif qui l'a dictée. Ces discordes de famille me rendent très malheureuse. Si on en a'aime pas entre soi, qui aimera-t-on? Je suis venue vous trouver pour que vous m'aidiez dans une tâche difficile. Je suis convaincue, que, comme moi, vous devez souffrir des divisions qui nous séparent. Et j'en suis certaine, ma chère cousine, vous allez joindre vos efforts aux miens pour que nous parvenions toutes les deux à effacer un passé qui n'aurait jamais dû exister.

Cette Mme de Guerlie bredouilla un peu en terminant cette phrase, mais elle l'acheva avec un geste chaleureux, si gracieux, tellement parti du cœur que toute autre que ma tante Eudoxie en eut été touchée.

Il y eut un silence, Mme de Guerlie essuya le front et les lèvres, Mme Bertaud se recueillait.

—Vous avez très bien agi, ma cousine, répliqua-t-elle au bout d'un instant, et vous me faites un réel plaisir en me prouvant que vous du moins, vous ne méconnaissez pas mon cœur. Oh oui! —ici ma tante Eudoxie posa sa main sur sa large poitrine, — j'ai versé des larmes bien amères en nous voyant devenus de véritables étrangers, de réels ennemis les uns pour les autres. Car vous n'être pas sans savoir tous les vilains bruits que M. Bélin a fait courir sur notre compte. Eh bien! je veux que tout soit oublié, Notre Seigneur n'a-t-il pas recommandé le pardon des injures! Oui! Qu'il vienne! Vous avez raison! Je ne lui demande pas d'excuses, pas de larmes, pas d'éclats, pas d'explication. Les explications, ça gâte tout. Qu'il vienne, mes bras lui sont ouverts.

Hotel complète des navires ancrés à Port de la Nile-Orléans

Comprenant les noms des navires et de leurs capitaines, noms des consignataires, avec indication du tonnage, du mouillage et de la destination

STEAMERS.

Ashbourne Ang. 2169 Hall pour le Continent 43 4e dist, A K Miller &co
Chase Am. 578 Peterson pour la Jamaïque 15 1er dist. W D Clarke &co
Emiliano Esp, 1863 Urrutia pour Liverpool 27 1er dist. Avendano Bros
Margaret Am, 508 —— Laid Up — 3e dist, au capitaine
Paris Fr. 3409 Arthur pour le Havre 42 4e dist, Forstall Ross & Clayton
St Mary Am. 1095 Brown pour —— Alger, C A Whitney &co
S J Olari Am. 989 Pizzati pour Port Limon 15 1er dist, S Osterle & Bro
Whitney Am. 1388 Brown pour —— Alger, C A Whitney &co

NAVIRES

City of Boston Am. 1069 Harper pour 21 1er dist, Lucas E Moore &co
Caledonia Am. 1179 Potter pour Malaga 2e rue, A K Miller &co
Nor hamp